

CHAPITRE II

RESUME DES ROMANS ETUDIES

L'Immoraliste

Ce récit est constitué par la confession ou plutôt le long monologue que Michel fait à ses amis une nuit devant le désert. Jeune savant, longtemps enfermé dans d'austères études et retenu par toutes les pudeurs puritaines, Michel épouse Marceline pour plaire à son père. Ils se connaissent à peine et Michel éprouve pour elle de l'estime, de la tendresse plutôt que de l'amour. Après le mariage, ils partent pour leur voyage de noces qui les mènent jusqu'en Afrique du Nord. Au cours du voyage, Michel tombe gravement malade; la tuberculose menace de l'emporter. Mais Marceline, à force de soins charmants et de dévouement passionné, le sauve. Michel compte prendre sa convalescence à Biskra. Il y trouve plusieurs garçons arabes avec lesquels il prend plaisir à jouer et causer. Il aime à se promener seul dans le jardin public, et y reste longtemps pour contempler le paysage africain. Voulant vivre, très soucieux de se guérir, il se met à toute sorte d'exercices physiques. Ainsi il découvre le goût de vivre au soleil de Biskra. Il sent qu'il change, qu'il n'est plus "l'être malingre et studieux." Revenu à la santé, il perd tout sens moral, rejette toutes les contraintes, retourne à la nature, à l'instinct, à la vie sauvage, et par la haine du conformisme familial et bourgeois, à l'anarchie. Il sent naître en lui le goût furieux de la vie et le besoin de posséder une absolue liberté. Dès la fin du voyage le jeune couple revient à Paris et Michel reprend ses travaux. Plus tard Marceline lui annonce qu'elle est enceinte et Michel, se rendant compte qu'il l'a souvent délaissée, il lui accorde beaucoup de tendres soins et passe presque toutes ses journées près d'elle. Michel accepte une place

vacante de professeur au Collège de France, c'est pour cette raison que la famille doit se trouver de temps en temps soit à Paris, soit à la Morinière sa propriété à la campagne. A Paris, ils doivent recevoir visites sur visites et se sentent très fatigués. En outre Michel ne trouve aucun plaisir; il trouve les gens semblables, banals, gênés et ennuyeux. A ce moment la santé de Marceline devient de plus en plus faible. Elle tombe malade à son tour: elle a hérité de la tuberculose de son mari. Une nuit, Michel, laissant seule Marceline proche de ses couches, vient s'entretenir avec Ménalque son ancien ami. En rétrantⁿ chez lui, le matin, Michel apprend qu'il ne sera pas père. Alors qu'il aspire à une vie la plus ardente, Marceline affaiblie ne lui apparaît plus que comme "une chose abîmée." Pourtant il la veille pendant qu'elle est malade, et l'entoure de soins attentifs et d'amour au souvenir de son dévouement au temps où il était malade lui-même. Après que son cours est terminé, il l'emmène à la Morinière afin de trouver un air meilleur pour sa santé fragile. Mais une fois à la Morinière, il commence à s'occuper de ses fermes, se laisse entraîner par la vie sauvage et anarchique jusqu'à se mettre à braconner avec Alcide, le fils de son garde. Après avoir quitté la Morinière, le couple commence à voyager dans les oasis algériennes qui stimulent et exaspèrent la sensualité de Michel. Il décide de suivre la trace de son premier voyage dans cette terre africaine. Il ne reste que quelque temps au même endroit. Les déplacements précipités fatiguent beaucoup Marceline. Son état de santé empire: elle tousse beaucoup, étouffe et mange fort peu. Enfin ils arrivent à Biskra où Michel se rend compte, avec une grande déception, que les enfants qu'il connaissait ont changé. Il éprouve un plaisir pervers à devenir le protecteur et l'ami d'un petit arabe, Mektir, dont il a découvert avec joie certain penchant pour le vol. De plus, il s'applique avec orgueil à développer en lui ce qu'il considère

comme sa force et son indépendance. Cette dangereuse mystique du surhomme le pousse à commettre un véritable crime: s'apercevant que le climat africain est pernicios pour la santé de sa femme, il ne fait rien pour la sauver. Bien plus, il laisse volontairement Marceline dans l'ignorance du danger qui la guette. Il a peut-être inconsciemment souhaité la mort de Marceline qui le libèrerait de ce dernier lien, celui de l'affection et de la fidélité. Tout en la soignant, car il l'aime encore, il s'occupe de lui. Malgré la faiblesse et la grave maladie de Marceline, il l'entraîne avec lui vers Touggourt, accompagné par Mektir. Le soir, tandis que Marceline agonise dans sa chambre, cédant au plaisir et à l'envie de la vie la plus libre, il sort avec Mektir dans la nuit. A son retour, Marceline crache le sang et mourra dans ses bras "vers le petit matin." Par dégoût pour Touggourt, il la fait enterrer à-El-Kantara et devient homosexuel.

La Porte Etroite

Ce récit sur lequel Gide a médité dès 1891, dix-huit ans avant de le publier, a paru en 1909. La mort d'Anna Shackleton, institutrice chez les Rondeaux pour qui Gide éprouve une admiration passionnée et délicate à la fois, le bouleverse, accroît chez lui l'angoisse de la solitude morale. Tout de suite il imagine de rendre un suprême hommage à cette femme d'élite qui lui inspire respect et vénération: il songe donc à entreprendre le récit de la mort d'Anna sous le titre "l'Essai de bien mourir" (1891) qui devient plus tard la "Porte Etroite," où le souvenir d'Anna aidera Gide à composer une figure idéale. C'est un récit d'une suave sérénité, profondément senti, presque une confession du protagoniste Jérôme. Ayant perdu son père dès l'âge de 12 ans, Jérôme grandit sous la tendre tutelle de sa mère et

d'une vieille amie de la famille, Miss Flora Ashburton, qui toutes les deux ont l'air également doux et triste. Chaque été il part avec sa mère pour Fongeusemare, aux environs du Havre, où s'installe la famille Bucolin. Une délicate amitié le lie à deux jeunes cousines, Alissa et Juliette, filles de son oncle Bucolin, et un amour précoce s'éveille en lui pour l'aînée Alissa. Cet amour est rendu plus grave, plus profond dès l'instant où il découvre l'inconduite de sa tante, Lucile Bucolin. En face du chagrin et de la détresse d'Alissa, il se lance dans un dévouement total pour celle-ci; il s'offre d'abriter Alissa dans sa peur, contre le mal et contre la vie. La chère ambiance familiale, si fermée et si austèrement puritaine, est bouleversée par la fuite scandaleuse de Mme Bucolin. Alissa en est affectée plus que tous les autres, et à partir de ce moment, ses sentiments religieux prennent une intensité particulière; son âme tend à s'évader vers une spiritualité de plus en plus détachée du monde. Bien qu'Alissa aime son cousin de toutes ses forces, qu'elle le suive dans ses études et vive avec lui dans une intimité profonde, Jérôme voit, avec une douleur silencieuse, la jeune fille refuser de s'unir à lui. L'amour de Jérôme grandit humainement et ne tend qu'à la réalisation de leur bonheur, au mariage; celui d'Alissa, par la découverte du péché de sa mère, par la conscience d'un mal, d'une offense à Dieu qu'il lui faut racheter, tend au contraire au renoncement terrestre, à l'au-delà de l'amour, à la vertu et à la sainteté. Ainsi après la mort de sa mère, Jérôme qui tend à demander la main d'Alissa n'obtient que cette parole "il n'est pas le temps." Cependant Jérôme, en se séparant d'elle, lui écrit très longuement chaque dimanche, et elle lui répond assez régulièrement. L'intervention de leur ami d'enfance, Abel Vautier, qui pousse Jérôme à arracher une décision à Alissa, provoque une crise pénible.

Abel se croit aimé par la jeune soeur d'Alissa, Juliette, alors que celle-ci se révèle, à son tour, amoureuse de Jérôme. Alissa prend ce prétexte pour se sacrifier, en vue de laisser la voie libre au mariage de Juliette avec Jérôme. Mais, même plus tard, quand Juliette, guérie et résignée, est devenue la placide épouse d'un vigneron et une heureuse mère de famille, Alissa résiste à sa passion amoureuse; elle se mure dans un état d'âme où, dit-elle, elle se sent spirituellement si proche de l'aimé qu'elle peut renoncer à sa présence physique. Jérôme devine son sacrifice et en est désespéré; mais lui aussi grandit dans les mêmes pensées et n'a pas la force d'arracher Alissa à cette voie. Le drame se joue sur la pathétique indécision de Jérôme, aussi incapable d'égaliser d'Alissa dans sa difficile vertu que de l'attirer à lui. Il voit Alissa s'éloigner de plus en plus de lui dans une voie mystique. Il découvre avec une douleur profonde qu'elle ne s'occupe plus de la musique, de l'art, et surtout de lectures qu'elle a autrefois faites avec lui. Elle ne lit que la Bible. Pourtant elle continue à tenir sa correspondance avec lui. Jérôme a la chance de la revoir encore; mais malheureusement cette rencontre n'est qu'un échec. L'espoir de se marier avec elle renaît en lui pour mourir plus tard. Malgré le grand amour passionné qu'elle éprouve, Alissa ne cède pas à son désir. "Dieu seul est capable de nous rendre éternellement heureux. Il faut donc mourir en lui." Elle veut l'entraîner avec elle vers la sainteté. Alissa meurt, en effet, seule, tendue vers une joie supérieure, un absolu qui aura fait le désespoir de Jérôme et d'elle-même, déchirée jusqu'au dernier instant entre son amour et ce qui la pousse à en faire le sacrifice. Elle meurt, sans pouvoir entraîner Jérôme par la "porte étroite" où il est d'ailleurs impossible de marcher deux de front, et lui laisse son journal intime qui va révéler la raison de sa résistance à son

propre bonheur. Jérôme n'oublie jamais et garde "longtemps dans son coeur un amour sans espoir."

Les Caves du Vatican

Cette sotie, parue en 1914, doit beaucoup de sa notoriété au personnage de Lafcadio, le héros de "l'acte gratuit." Le récit est divisé en 5 longs chapitres au profit d'une véritable intrigue policière pleine de mystère, de rencontres et de rebondissements. Dans le livre premier, nous assistons au conflit qui oppose Anthime-Armand Dubois, physiologiste dilettante, mécréant et franc-maçon (nous sommes en 1890), à son beau-frère le comte Julius de Baraglioul, romancier mondain, ultra-catholique et candidat à l'Académie et aussi à sa pieuse femme Véronique et sa belle-soeur Margueritte d'un catholicisme rigide et restrictif. -- Anthime et Véronique vivent chacun sa vie propre. Véronique s'occupe du ménage, et Anthime de ses recherches scientifiques. Ils ne s'intéressent pas beaucoup l'un à l'autre. La famille Baraglioul vient leur rendre visite à Rome; et le soir pendant le dîner, Anthime déclare clairement qu'il ne croit pas en Dieu qui, selon lui, n'existe pas. Sortant dans la cour, plein de colère contre sa femme, il casse la main de la statue de la Madonne. Et le même soir, dans son demi-sommeil il est miraculeusement guéri de sa maladie rhumatismale. Par reconnaissance de cette miséricorde de la Madonne, il se convertit. Sa conversion a un grand retentissement: les Franc-maçons le privent de leur aide financière. Obtenant de l'Eglise la promesse qu'elle va se charger de lui, il vient s'installer à Milan.

Revenu de Rome à Paris, Julius de Baraglioul est chargé par son vieux père, le vieux diplomate Juste-Agenor de Baraglioul, de s'informer

de la conduite d'un mystérieux jeune homme, un certain Lafcadio Wluiki. Pour retrouver celui-ci, Julius monte un jour jusqu'à une modeste chambrette où il est reçu par l'amie du locataire absent, la belle Carola. Lafcadio, intrigué par l'intérêt qu'on lui porte, finit par apprendre que le vieux comte Juste-Agenor est son père; il a avec le vieil infirme une conversation émouvante et il héritera par conséquent d'une partie de son immense fortune. Durant cette même journée, le hasard lui fait accomplir un héroïque sauvetage qui lui permet de faire la connaissance de Geneviève, la fille aînée de Julius dont la beauté le frappe beaucoup. Ensuite Lafcadio se rend chez Julius, et y rencontre encore une fois Geneviève qui vient d'apprendre que Lafcadio est le nouveau secrétaire de son père. Lafcadio s'entretient assez longtemps avec Julius et lui raconte sa propre histoire, et Julius est appelé à ce moment par la mort du comte Juste-Agenor.— Désormais riche, le nouveau demi-frère de Julius peut commencer les voyages lointains dont il rêvait: avant son départ il a laissé comme cadeau à Carola l'étrange bijou qu'elle désirait depuis longtemps.

Au troisième livre, nous sommes à Pau, où opère une bande de filous internationaux, les Mille-Pattes; ceux-ci répandent le bruit que le Pape a été victime d'une odieuse conjuration des Loges et qu'il se trouve prisonnier dans les caves du Vatican, ou mieux dans celles du Château Saint-Ange, pendant que sa place est tenue par un sosie. Les Mille-Pattes ont pour but d'escroquer des fonds soi-disant destinés à la délivrance du prisonnier; et de nombreuses âmes simples et crédules se laissent tromper et duper par cette invention mirobolante. Un des agents de cette association est Protos, aventurier dont le vrai nom n'est connu de personne; compagnon de collège de Lafcadio, Protos a eu une influence néfaste sur son esprit et lui a même

laissé en héritage sa propre amie, Carola. Protos, sous le nom de l'abbé J.P. Salus, vient trouver la comtesse Guy de Saint-Prix, soeur de Julius, et la trompe au sujet du faux-pape et enfin obtient d'elle un chèque de six mille francs. Un autre beau-frère de Julius, Amédée Fleurissoire, un bigot, quitte la ville de Pau pour venir à Rome au secours de Pape comme un croisé. Dès qu'il a touché le sol de l'Italie, ce pauvre homme, timide et naïf, est pris en mains par la bande des Mille-Pattes. Attiré dans un hôtel équivoque, il se laisse conquérir, bien qu'en proie aux remords, par Carola qui s'attache à lui et veut le protéger. Cependant que Protos le surveille et le bluffe, craignant qu'Amédée, malgré son ingénuité, ne finisse par trouver la duperie trop évidente. Il lui ordonne enfin de toucher le chèque de six mille francs à sa place. Durant le même temps, Julius est appelé à Rome pour assister à un Congrès, mais aussi pour avancer au Vatican les affaires d'Anthime qui est laissé dans une situation misérable par la négligence de l'Eglise. Julius et Amédée ainsi se rencontrent à Rome; mais Julius s'intéresse peu à l'histoire qu'Amédée lui raconte et n'apaise pas son angoisse. La situation malheureuse d'Amédée se prolongerait si, sur la ligne Rome-Naples, il ne trouvait un jour la mort, victime d'un crime "gratuit" de Lafcadio qui se trouve dans le même train que lui. Après le crime, Lafcadio est immédiatement prisonnier de son acte, parce que Protos, qui suivait Amédée, l'a vu précipiter le malheureux par la portière du train, et l'inquiète maintenant par de mystérieux signaux; enfin il déclare à Lafcadio qu'il n'y a pour lui, désormais, qu'une seule issue: c'est de devenir son complice; ce que Lafcadio refuse.

La mort d'Amédée appelle tous les personnages du roman à Rome. Anthime, revenu de la cérémonie funèbre, et averti par Julius qu'il est trompé par le faux-pape, trouve dans tout cela un prétexte à renier sa

conversion et à revenir à ses anciennes idées. Il est alors instantanément repris par une sciatique dont il avait été miraculeusement guéri. Carola, terrifiée, croyant que Protos est l'assassin d'Amédée, le dénonce à la police; son acte lui coûte la vie et Protos est immédiatement arrêté pour son double crime. Lafcadio, bouleversé, est en proie à un trouble profond: il s'aperçoit avec horreur que les choses deviennent pour lui beaucoup plus sérieuses qu'il ne l'avait imaginé. De plus, sa loyauté lui représente combien il est répugnant de laisser Protos en prison. Il révèle à Julius toute l'histoire, et celui-ci ne sait lui montrer qu'une seule voie, la Foi, de même que l'a fait Geneviève. Celle-ci, au courant de ce secret vient chercher Lafcadio dans sa chambre et lui offre son amour, sa pitié, et son angoisse. Et ceci concourt à rendre plus tragique l'irrésolution de Lafcadio.

La Symphonie Pastorale

André Gide a écrit la "Symphonie Pastorale" pendant la première moitié de l'année 1918; ce récit fut publié en 1919. L'histoire se déroule dans une région montagneuse de l'Europe, le Jura suisse, dont le climat est très dur et très sain en hiver. Le pasteur de ce petit village, enfermé et isolé, dont l'âme délicate et sensible tend à la sainteté, tient un journal. C'est d'ailleurs son "Journal" que nous lisons dans la "Symphonie Pastorale." Le pasteur est appelé un jour d'hiver dans un chalet où une vieille femme vient de mourir. Après de la morte, à qui le pasteur va assurer une sépulture décente, est demeuré une enfant aveugle de naissance, qui ne peut ni parler, ni entendre ce qu'on lui dit. C'est un être informe, sans regard et sans voix: une enfant d'un âge indéterminé, en haillons, couverte de vermine. En homme de bonne volonté, le pasteur protestant est amené à

recueillir chez lui, au sein de sa propre famille, cette pauvre jeune fille infirme. Il fait un acte de charité en sauvant de la misère cet être qui n'a presque rien d'humain, qui sans son intervention, serait placée dans un asile pour déments. Lorsqu'il introduit cette jeune fille aveugle et muette dans son foyer familial, il se heurte à la réprobation silencieuse de sa femme, Amélie, qui n'arrive pas à comprendre qu'à la charge de leur 5 enfants le pasteur veuille ajouter celle de cet être anormal. Le pasteur se voue passionnément à un travail de "rééducation." Il lui apprend d'abord à comprendre, à sentir, puis à parler. Il s'attache donc à elle par devoir, et parvient à en faire un être normal; et même un être merveilleux et émerveillé, car Gertrude (c'est ainsi qu'il l'a nommée: elle n'avait pas de nom) découvrant le monde à 15 ou 16 ans, manifeste, malgré sa cécité, beaucoup de grâce-et-de-fraîcheur. Le pasteur l'emmène un jour à Neuchâtel pour lui faire entendre un concert, c'est la "Symphonie Pastorale," sixième symphonie de Beethoven. Gertrude prend un vif plaisir à l'entendre, et croit que le monde est aussi beau que la musique. Elle ignore le mal, le péché, la mort et pense que tout est beau et pur. Le pasteur accorde plus d'intérêt à Gertrude qu'à ses propres enfants, qu'à sa femme. Il s'attache à Gertrude et trouve que sa femme est ennuyeuse dans son austérité. Il ne prend plaisir ^{ne} ou se sent content qu'avec la jeune fille.

Or le pasteur ne s'aperçoit pas que, tandis que Gertrude cesse d'être une épave sociale pour devenir un être humain séduisant, la nature de l'attachement qu'il éprouve envers elle se modifie. Il a accueilli dans sa maison une indigente, un être malheureux, malade, désorienté, impuissant, privé de ressources. Et, grâce à ses leçons, grâce à sa charité, cet être déshérité devient une personne plaisante, charmante, séduisante par sa

spontanéité. Maintenant le pasteur prend plaisir à sa compagnie, sans se rendre compte qu'un attrait sentimental, et même physique, s'exerce sur lui. Au fur et à mesure que Gertrude grandit, l'amour qu'il lui porte perd de sa pureté. Le pasteur, aussi incapable de voir le mal en lui que chez les autres, ne s'aperçoit pas d'un sentiment que sa femme et son fils Jacques ont deviné depuis longtemps. D'autre part, Jacques devient lui aussi amoureux de Gertrude. Un jour, en revenant chercher la jeune fille qu'il avait laissée seule à l'église pour apprendre à jouer du piano, il ne voit pas sans colère que Jacques est avec celle-ci, d'autant plus que Gertrude accepte volontiers l'aide et le soutien de Jacques. Ainsi quand Jacques lui avoue qu'il aime Gertrude, le pasteur essaie de le séparer d'elle, sous prétexte que Gertrude est encore très jeune et innocente; elle n'a pas encore communié. Jacques pourtant lui obéit, mais avec une soumission-blessante, après avoir provoqué le courroux de son père. Mais une certaine tension subsiste entre eux deux, tension qu'accroissent des divergences religieuses. Ayant découvert que son fils et sa femme le blâment, il reste déconcerté parce qu'il ne consent pas à reconnaître le sentiment si passionné qu'il éprouve pour Gertrude. Il ne voit que pureté dans ce sentiment. Cette situation compliquée par l'aveuglement du pasteur, par l'innocence de Gertrude ne peut mener qu'à un drame. Ce drame est très rapide; les événements se succèdent à une vitesse accélérée, alors que dans la première partie le récit donne une impression de lenteur. Le pasteur voit enfin clair en lui-même; il ne peut plus dissimuler qu'entre Gertrude et lui existe un sentiment qui s'appelle amour. En tout cas il ne sait comment réagir en face des marques d'affection que lui prodigue Gertrude; et l'idée que la jeune fille pourra retrouver la vue, après une opération, ne fait qu'ajouter à son trouble. Le drame éclate

lorsque Gertrude, sauvée de la cécité par l'intervention des chirurgiens, recouvre la vue et revient au village. C'est elle, alors, qui comprend tout. Une fois que la vue lui est rendue, elle se trouve dans un monde à la fois beaucoup plus beau et beaucoup plus pervers que celui que lui a décrit le pasteur. Elle comprend qu'elle aime non pas le pasteur, mais Jacques; elle découvre aussi que le pasteur l'a aimée sans en avoir le droit; et elle devine la souffrance d'Amélie. Comprenant qu'elle a apporté le trouble dans cette famille qui l'a accueillie et sauvée, elle songe à se suicider. Elle se jette dans un étang glacé, avec ses yeux d'ancienne aveugle à peine née à la lumière, elle est bien incapable de nager, Gertrude ne survit à sa tentative de suicide que pour confesser au pasteur qu'elle a vu Jacques à l'hôpital, qu'il s'est converti au catholicisme et entre dans les ordres, qu'elle ne peut pas supporter l'idée qu'elle est le sujet de ce drame: "Le péché reprit vie-et moi je mourus." L'histoire se termine au moment où le pasteur apprend enfin par Jacques que Gertrude, elle aussi, se convertit.

Les Faux-Monnayeurs

Les Faux-Monnayeurs, paru en 1925, est considéré par Gide comme "son seul roman." L'histoire, assez compliquée avec une quarantaine de personnages, nous dévoile dans toute leur diversité les faits et les gestes d'un petit groupe de garçons, collégiens ou étudiants. Elle se déroule autour d'un personnage central Edouard, le romancier qui est en train d'écrire un roman intitulé les "Faux-Monnayeurs." Bernard Profitendieu, fils d'un haut magistrat connu pour son intégrité, s'est toujours senti mal à l'aise dans son milieu familial où règne un puritanisme inflexible. Or il découvre un jour, par hasard, sa bâtardise; il n'est pas le fils du juge Profitendieu,

il n'est que le fruit d'une faute de sa mère, jalousement tenue secrète. C'en est assez pour qu'il se révolte, se livre à l'élan de la vie. Il quitte la maison dès ce jour-là et vient loger provisoirement pour une nuit chez son ami, Olivier Molinier. Celui-ci subit, tout autant que lui, l'attraction de l'aventure; mais étant plus timoré, il espère aide et conseil d'un oncle, Edouard qui lui manifeste un certain intérêt et viendra de Londres le lendemain. Olivier lui révèle aussi que son frère aîné, Vincent, étudiant en médecine, a une maîtresse, Laura, qu'il est sur le point d'abandonner. Dans la même chambre qu'Olivier couche son frère cadet, Georges, qui en dépit de son jeune âge, apparaît comme un garçon singulièrement dégourdi. Pendant la même nuit, Vincent va trouver, chez une belle et audacieuse étrangère, son riche ami Passavant, homme de lettres vulgaire et sans génie. Lady Lilian Griffith s'intéresse beaucoup au visiteur, et elle noue bientôt avec celui-ci une amitié très passionnée. Par l'intermédiaire de Vincent, Olivier fait la connaissance du Comte de Passavant. Celui-ci est en train de fonder une revue dont il veut qu'Olivier soit le directeur. Enfin, Georges qui fréquente la pension Vedel-Azaïs, passe encore pour un gamin, mais n'en a pas moins, lui aussi, une vie secrète.

Ces personnages et ceux qui forment leur entourage sont présentés avec précision et brièveté dans le journal intime d'Edouard, l'écrivain. Edouard se trouve nécessairement au centre de leurs activités multiples, étant à la fois l'oncle d'Olivier et une vieille connaissance de Passavant. Bien plus, il a fait ses études à la pension du vieil Azaïs et du pasteur Vedel, son gendre, et il entretient des relations fraternelles avec les trois filles de ce dernier: Laura, Rachel et Sarah. C'est donc à Edouard que la malheureuse Laura, abandonnée par Vincent, demandera du secours.

Bernard, qui a rompu avec sa famille, entre en possession par hasard de la valise d'Edouard: indiscrètement, il ouvre le Journal d'Edouard et peut lire les notes du romancier pour son futur roman. Il y apprend aussi le drame de Laura Douviers qui, honteuse de sa faute, n'ose pas retourner chez ses parents, les Vedel-Azaïs, non plus que chez son mari. Bernard, apitoyé, va se présenter à Laura. Edouard, venu également rendre visite à Laura, trouve Bernard et comprend que celui-ci est le détenteur de sa valise perdue. Cependant il l'engage comme secrétaire. Tous les trois partent pour Saas-Fée où Edouard compte chercher Boris, le petit-fils de la Pérouse, son ancien professeur du piano. Edouard emmène Boris de Saas-Fée et l'installe à la pension Azaïs où le vieux de la Pérouse, devenu répétiteur, pourra ainsi vivre près de son petit-fils. Bernard entre comme surveillant à la pension Azaïs, où il pourrait gagner sa vie. Cette pension est alors un des centres de l'action car elle réunit les collégiens dont on devinait déjà les agissements coupables: entre autres méfaits, la bande, dont fait partie Georges Molinier, écoule de la fausse monnaie. Enfin l'activité suspecte de ce cercle d'écoliers débouche dans le crime avec le suicide "commandé" du pauvre petit Boris. Olivier, revenu de vacances qu'il a passées avec Passavant, a rompu avec celui-ci et vient habiter avec Edouard. Bernard quitte la pension Azaïs à la demande de Rachel qui vient de découvrir sa relation secrète avec Sarah, et compte lui aussi loger chez Edouard. Pendant ce temps Vincent Molinier, parti pour l'Afrique avec lady Griffith tue cette dernière et devient fou. Maintenant Edouard parvient à protéger Olivier et le soustrait à la mauvaise influence de Passavant. Il raconte dans son Journal que Bernard consent à regagner la maison familiale. L'histoire est brusquement terminée par le simple mot, disant qu'Edouard est invité à dîner avec la famille Profitendieu et Molinier.

Si le grain ne meurt

Si le grain ne meurt est un roman autobiographique. Dans ce livre Gide consigne des souvenirs qui ont trait à ses années d'enfance et à sa vie jusqu'en 1896; c'est à dire juste au moment de ses fiançailles. Il nous présente le sombre tableau de son enfance, ainsi que la coloration du souvenir de ses premières années. Enfant unique, le narrateur est aussi enfant nerveux, bizarre, tourmenté, sage et sensible. A l'âge innocent dont l'âme n'est que "transparence, tendresse, et pureté," il ne revoit en lui qu'ombre, laideur, et sournoiserie. A six ans, nous raconte l'auteur, il est encore un enfant sournois: il piétine les pâtés de sable d'autres enfants de son âge. Il joue souvent tout seul, n'a aucun camarade. S'il en a un, ce n'est pas un camarade de jeu, mais plutôt un enfant myope qu'il trouve au jardin du Luxembourg. Il éprouve plus tard pour celui-ci un sentiment de sympathie très vif, un chagrin très profond lorsqu'il apprend que cet enfant devient aveugle. Gide a plusieurs jeux intéressants, mais tous ces jeux là ne sont que des jeux solitaires. L'enfance de Gide ne nous paraît que "solitaire et rechignée;" nous connaissons un Gide joueur, curieux, impulsif, enthousiaste dans ses divertissements, environné de lumière et de bonheur dans ses vacances normandes ou cévenoles. D'ailleurs Gide lui-même entreprend de décrire l'atmosphère familiale et insiste particulièrement sur les contrastes nés des origines de son père et de sa mère. De même les visages des grands parents, et des innombrables oncles, tantes, et cousins sont évoqués dans la mesure où ils exercent sur Gide une double influence et où ils font s'élever en lui des contradictions. Son père, Paul Gide, ne s'occupe guère de lui. Il remit, sans doute, ses pouvoirs domestiques à sa femme; chez lui il est peu visible. L'auteur prend un vif plaisir à lire avec son père la

comédie de Molière, la comédie italienne, les contes d'Ali-baba, et le livre de Job. Il ressent pour son père une vénération un peu craintive. Il aime ce père tendre et discret, qu'il perd à la veille de son douzième année, mais d'une affection pour ainsi dire lointaine et adoucie comme en un rêve. Il peint à plaisir l'image de sa mère comme la vivante antithèse de son père. Elle est austère et sévère, dominée par la peur du faux pas. Elle s'occupe toujours, d'un souci fort bourgeois, de conformisme social et moral; elle pense que l'enfant doit se soumettre sans chercher à comprendre tandis que son père a tendance à tout lui expliquer. Il ne s'entend pas avec sa mère, qui a pour lui "une inquiète sollicitude," qui est attentive aux moindres détails de l'emploi de son temps, de son hygiène, de son habillement et de son budget. Le docteur Delay résume fort bien l'impression qu'on retire des deux portraits de "Si le grain ne meurt:" à l'un le charme, la gaieté, la tolérance, la culture intellectuelle, à l'autre une gravité un peu lourde, l'austérité, le culte de la morale. Ainsi à l'âge de l'enfance, l'auteur connaît surtout, de la religion, des aspects contraignants et le principe de soumission à l'austérité. Il est remarquable que l'influence de sa mère, considérable et décisive, n'ait d'ailleurs pas des effets seulement négatifs.

Après les études et les leçons de piano avec des précepteurs, il commence ses études à l'Ecole Alsacienne en 1877, mais est aussitôt renvoyé provisoirement à cause de "mauvaises habitudes." Après ce moment ce sont des études fort irrégulières, pour raisons de santé, dans différentes pensions et collèges. Il profite de cette vie "irrégulière et désencadrée" ^{satisfaire son} pour goût de la botanique, de l'entomologie et aussi de la musique. Il prend très vite plaisir dans l'observation et la contemplation de la nature. Le sentiment

de sa propre fragilité, de son inadaptation à la vie réelle, aux camarades de l'école, le pousse à s'isoler. Gide, poussé par sa mère, acquiert l'habitude de se former et de s'instruire lui-même, plutôt que de suivre des classes et des cours. A l'école il s'intéresse d'avantage aux camarades de caractère doux, tendre et délicat qu'à des garçons costauds, gaillards et agressifs. Après la mort de son père en 1880, il se sent tout enveloppé par l'amour de sa mère qui désormais se referme sur lui. Il grandit au milieu de trois femmes tristes, que domine la crainte de mal agir ou de mal penser: Anna Shackleton, sa tante Claire et sa mère. Peu à peu il est réduit au type familial. Il rencontre ses cousines Rondaux, filles de son oncle Emile, chaque année aux vacances. Les enfants se rencontrent très souvent, jouent et grandissent ensemble. Il partage souvent sa joie avec ses cousines dont Emmanuèle (Madeleine) est la préférée. Il voue à celle-ci une amitié passionnée, sentimentale et spirituelle. Grâce à la simulation des crises nerveuses et les maux de tête, il échappe à la discipline de l'Ecole Alsacienne et à l'affreuse hostilité de ses camarades.

A 16 ans il prépare sa première communion avec le pasteur Couve dont l'enseignement est enrayé^u. Pourtant il termine ses études en 1889. Le hasard lui fait rencontrer à l'Ecole Alsacienne Pierre Louys, et puis en 1890 à Montpellier Paul Valéry. L'auteur se lie à eux et s'engage dans une vocation littéraire. Il s'occupe d'un projet de livre "les Cahiers d'André Walter" qu'il commence à écrire. Il résolut de se lancer tout aussitôt dans la carrière littéraire, et d'épouser sa cousine Emmanuèle après la publication de son livre. Par l'intermédiaire de Louys, il connaît Mallarmé, Hérédia, Drouin, Quillot, et se trouve entouré des poètes symbolistes. Il fait quelques portraits de ceux-ci.

Dans la 2^e partie du livre, l'auteur se soucie beaucoup de sa personnalité, de son caractère indécis, et du désir de se normaliser, il s'embarque en octobre 1893 avec Jean Paul Laurens pour l'Algérie. Il y prolonge son séjour sous prétexte de guérir un début de tuberculose qui est peut-être imaginaire. Des amis viennent le rejoindre en Algérie. Il y rencontre par exemple l'écrivain Oscar Wilde. L'auteur s'engage dans les problèmes sexuels, question particulièrement grave et complexe pour un tempérament comme le sien, impressionnable et hypersensible, empêtré dans les interdits d'une éducation puritaine. La crise éclate au cours d'un voyage en Afrique; il décide d'échapper aux contraintes de son adolescence, de s'abandonner avec intrépidité à toutes les sollicitations de sa chair, afin de devenir comme les autres. En fait, André Gide, sévèrement élevé, découvre en voyageant sa vraie nature et ses tendances homosexuelles. Il veut même emmener à Paris un jeune garçon arabe, mais sa mère proteste vigoureusement contre cette idée. De son côté, il se révolte et ne s'entend plus avec sa mère. Il la retrouve encore une fois à Paris, 15 jours avant son départ pour la Rogue. Aussitôt une lettre de Marie, une vieille s^vante, l'appelle à la Rogue où sa mère est morte. Après ce deuil il se fiance tout de suite avec sa cousine Emmanuèle R....

คู่มือวิทยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย